ESPEYRAN

Chacun a, dans sa vie, une époque dont les souvenirs, tristes ou gais, restent indélébiles; ceux qui, pour moi, se rattachent à nos réunions au château d'Espeyran, chez Frédéric S..., sont tous couleur de rose.

Chaque année, à l'époque des chasses, nous entrions sous ce toit hospitalier, et nous laissions à la porte nos préoccupations et nos idées tristes. Amis d'enfance du châtelain, nous lui prouvions notre affection en employant quinze ou seize heures sur vingt-quatre à pêcher, chasser, monter à cheval, jouer au billard ou au trictrac, causer follement ou sérieusement, mais en bannissant de nos entretiens la politique et la religion. Une liberté d'action illimitée doublait le charme de nos journées si bien employées et que des dîners pantagruéliques couronnaient dignement; nous étions tous jeunes, pleins d'entrain et de verve, sans chagrin sérieux : c'était un beau temps !

Digitized by Google

Placée d'une manière exceptionnelle entre les étangs d'Escamandre et de Vauvert à l'est, le petit Rhône à l'ouest, la mer au sud et les coteaux de Saint-Gilles au nord, la magnifique terre d'Espeyran offre des ressources précieuses pour mener à bonne fin tous les genres de sport.

Pour la chasse, prairies immenses, coupées de fossés et de haies, marais salés, grands bois de chênes, guérets, luzernes, vignes et bruyères; on était certain de trouver du gibier partout.

Pour la pêche, le Rhône, le canal du Midi, qui passe à une portée de carabine du château, et l'étang d'Escamandre.

Frédéric S..., grand amateur de chevaux, avait de belles et nombreuses écuries, peuplées d'élèves camargues, pur sang ou croisés anglais et arabes, dont plusieurs ont été célèbres sur le turf d'Arles.

Le chenil renfermait vingt-quatre beaux chiens de lièvre et de renard; pour les lapins, des bassets à jambes droites, admirablement coiffés et gorgés en stentor. Dans les cuisines de la ferme, dans la maison du garde et jusque dans le château, vivaient en bonne intelligence levriers bleus d'Écosse, grand sloughis d'Afrique, pointers, setters, braques et épagneuls français.

Au milieu d'une telle abondance, nous aurions dû être toujours heureux. Eh bien non! L'homme est insatiable : il manquait à nos chasses les émotions des grands déhuchers.

Le cerf, le chevreuil, n'existent pas dans le Midi;

Digitized by Google

excepté en Corse, le sanglier a disparu depuis 93; le renard avait même changé de logement depuis les inondations du Rhône; et c'était par le plus grand des hasards que nous pouvions en rencontrer un qui, venu pendant la nuit des coteaux couverts de vignes, s'était fourvoyé en plaine.

Par une belle matinée de septembre, nous étions sortis à cheval pour aller visiter les travaux commencés pour l'établissement de boxes dans les marais situés au delà du canal et au milieu desquels paissaient en liberté camargues et taureaux sauvages.

L'un des gardes de Frédéric S.., Émile (prononcez Milou), nous accompagnait et écoutait pour la centième fois nos jérémiades sur l'absence des grosses bêtes; il pousse son cheval près de celui de Frédéric, auquel il s'adresse en disant :

« Ces Messieurs tiennent donc beaucoup à chasser une grosse bête? »

Un oui général, mais empreint de découragement, lui répond aussitôt.

« Eh bien, si vous voulez, je leur ferai chasser ce qu'ils veulent.

— Mais, mon pauvre Milou, où la prendras-tu?

— Dans les marais de Monsieur, donc! »

Un éclat de rire universel et des quolibets accueillent cette réponse; l'un parie pour un grand débucher au mouton, l'autre pour un laisser-courre au rat d'eau.

Digitized by Google

« Ne riez pas, Messieurs, nous dit Frédéric ; pour ma part j'ai foi en Milou ; je me livre en lui : allons voir sa grosse bête. »

Cette confiance nous gagne, nous anime ; nous chevauchons fièrement à la suite du garde, qui a pris la tête et examine le sol attentivement. Bientôt il descend de cheval, étudie des traces récentes, se remet en selle et repart en obliquant sur la gauche, avant que nous ayons pu distinguer au milieu des nombreuses empreintes de chevaux, taureaux et moutons qui se croisent, se coupent en tous sens, quel est l'animal dont il a revu par le pied.

Après un kilomètre de recherches, de marches et contre-marches silencieuses, nous nous trouvons en face d'un large fourré de roseaux, de tamarins et de ronces enchevêtrés d'une façon inextricable ; Milou arrête son cheval, se dresse sur ses étriers, et pousse d'éclatants et sonores Oh ! oh ! ohohop ! ! que, par esprit d'imitation, chacun s'escrime à répéter.

Les roseaux, immobiles pendant quelques instants, s'agitent tout à coup, se courbent, cassent et bruissent sous la pression d'un corps puissant, s'entr'ouvrent devant nous, et un énorme taureau, noir comme l'ébène, aux cornes bien plantées et aiguës comme des aiguilles, ayant une étoile blanche au beau milieu du front, apparaît à nos yeux stupéfaits.

Milou nous regarde triomphalement : la bête

Digitized by Google

était en effet aussi grosse que pouvait le désirer le plus difficile d'entre nous.

Frédéric met son lorgnon à l'œil et s'écrie :

« Fichtre ! ah ! mais, c'est le *Charlatan!!* »

Ce nom seul produisit une commotion électrique ; car chacun de nous connaissait ce taureau de réputation, et elle était des plus déplorables : il vivait toujours seul dans les marais, et bêtes et gens le fuyaient comme la peste.

Ce nom de Charlatan lui avait été donné par suite d'un événement tragique.

Un jour de fête, il y avait course de taureaux sur la place de Saint-Gilles ; tout s'était fort bien passé jusqu'à l'apparition de notre héros sauvage, qui, la queue en l'air, l'œil irrité, les naseaux fumants, se précipite dans l'arène comme un ouragan ; rendu plus furieux par la vue et les cris de la multitude, il s'élance, renverse les barrières, culbute les charrettes et les tribunes chargées de monde, bondit et disparaît dans les rues, où un charlatan italien, habillé de rouge et la tête empanachée, débitait tranquillement ses drogues et ses lazzis.

Les cris : « Gare ! gare au taureau ! » dispersent les auditeurs ; chacun fuit, les portes sont trop étroites pour la foule qui les assiége. Le taureau poursuit sa course furibonde : tout à coup il s'arrête, soulève avec ses pieds de devant la poussière du sol, mugit et secoue sa tête puissante, mais un

Digitized by Google

seul instant, instant rapide comme l'étincelle voltaïque, car il a choisi sa victime: le chapeau emplumé et l'habit rouge ont mis le comble à sa rage; il foule drogues, fioles et petits paquets, atteint le malheureux charlatan, le lance à vingt pieds en l'air, le rattrape à la volée pour le relancer encore, et regagne au galop les marais d'Espeyran.

Et il était devant nous ce sanguinaire *Charlatan!* il nous examinait de son grand œil noir, soufflait vigoureusement et secouait les oreilles par des mouvements brusques et saccadés...

Si nous avions osé, chacun aurait certainement tiré de son côté et l'aurait laissé finir bien tranquillement sa sieste interrompue; mais l'amour-propre, ce tyran, ce despote même entre amis, s'opposait à ce mouvement assez naturel; puis, Milou souriait d'un air narquois; le sort en était jeté!

« Allons! Messieurs, en avant! » nous crie-t-il; et il pousse droit au taureau en redoublant ses Oh! oh! Nous l'imitons timidement; et le *Charlatan*, probablement stupéfait d'une pareille audace, nous tourne prestement le dos, part au galop et fuit à travers les marais.

En voyant ce résultat inespéré, chacun se rassure, le sourire renaît sur tous les visages; ma foi! un lancer de taureau a bien son charme, et chacun de galoper.

Après un laisser-courre d'une demi-heure, sans ruses ni refuites, le taureau paraît diminuer de vi-

Digitized by Google

tesse : nous gagnons sensiblement sur lui ; mais une chose nous étonne : Milou, qui, plein d'ardeur, tenait toujours la tête, ralentit l'allure de son cheval, nous fait signe d'en faire autant, puis, tout à coup, nous crie : « Halte ! »

Le *Charlatan* s'est arrêté à quarante pas, et par un mouvement rapide s'est retourné de notre côté, en nous regardant en dessous d'un œil farouche ; l'écume blanchissait ses naseaux, la poussière volait sous ses pieds fouillant le sol, sa tête s'abaissait et se relevait incessamment ; il mugissait : c'était un beau spectacle !

Milou ne le quittait pas de l'œil.

« Volte-face, Messieurs, il met la queue en l'air. Allons ! allons ! au galop et vivement ! »

La chasse au taureau était terminée, celle à l'homme commençait, et ne cessa que, lorsque rapides comme le vent, après avoir franchi fossés, haies, barrières, nous eûmes atteint le pont jeté sur le canal en face du château.

Personne ne fut tenté de savoir ce que le *Charlatan* était devenu ; il n'était plus là, personne ne manquait à l'appel, c'était le plus important.

Milou seul s'était bien amusé.

Ce sport avait eu son charme ; mais il nous fit mieux apprécier le plaisir de chausser la guêtre, de reprendre le fusil, et ce fut plus joyeusement que nous battîmes bois et vignes, chassant le lapin au furet, les perdreaux à la passe, et tout cela sans crainte de retour offensif.

Digitized by Google

Plusieurs d'entre les hôtes du château ne chassaient que pour faire comme tout le monde ; mais ne maniant pas le fusil avec une grande adresse, pour peu que le temps ne fût pas parfaitement beau, ou que les moucherons fussent trop nombreux, ils saisissaient le premier prétexte, plausible ou non, pour nous fausser compagnie, et nous les retrouvions les uns jouant au billard ou aux échecs, les autres au trictrac, ces derniers toujours et invariablement exaspérés, criant, se démenant, les vaincus pour dévorer les vainqueurs, les spectateurs parce qu'ils prenaient parti pour ou contre : le dîner avait seul le pouvoir de détourner l'orage ; et le lendemain c'était à recommencer.

J'ai pourtant vu de ces peu fervents disciples de saint Hubert faire en chasse des coups de fusil stupéfiants.

Un jour, le vent soufflait du nord (bône brrise, comme disent les Marseillais), deux compagnies de perdreaux avaient été poussées par les rabatteurs dans une vigne adossée à un grand bois, et pour qu'elles ne pussent s'y réfugier, nous avions pris nos postes à contre-sens, c'est-à-dire ayant le vent dans la figure ; les traqueurs devaient entrer dans les taillis et rabattre vers nous par les vignes.

Celui qui n'a pas tiré à la passe de perdreaux rouges, poussés vent arrière par le mistral (vent du nord), ne peut pas se faire une idée de la rapidité de leur vol ; une pierre lancée par une fronde ne fend pas l'air plus vivement, et si on ne les tire pas

Digitized by Google

à deux pieds en avant du bec, le plomb porte sûrement dans le vide, et l'on rentre bredouille.

Félix S..., frère du châtelain, était à quelques pas de moi, commodément assis sur le revers d'un fossé : comme il a la vue basse, je m'étais chargé de l'avertir quand les perdreaux auraient pris leur volée. Agenouillé derrière un cep de vigne, j'attendais, et dès que les cris des traqueurs : « Avise ! avise ! » eurent retenti, que j'eus vu les perdreaux se diriger vers nous, je l'avertis à mon tour et ne m'occupai plus que de faire de mon mieux.

J'avais tiré mes deux coups de feu, ma chienne Clarinette cherchait un perdreau que j'avais tué, et pendant que je rechargeais vivement, les autres continuaient à passer comme des balles.

Félix, toujours assis, le fusil à l'épaule, le doigt sur la détente, visait avec conscience, suivait la pièce aussi rapidement que sa position incommode pouvait le lui permettre, mais son arme restait muette. Fatigué, sans doute, de cet exercice, je l'entends tout à coup qui s'écrie :

« Ah ! ma foi, va-t'en au diable ! »

Un perdreau passait sur sa tête, à vingt pieds en l'air ; il se penche tout à fait en arrière, l'arme haute : le coup part, le recul lui fait faire une culbute complète. Le perdreau avait été tué raide !

Une autre fois, nous furetions ; il faisait un froid atroce : Félix, non content de bons et chauds vêtements, avait endossé un immense surtout en peau d'ours ; il n'avait pas froid, mais il ne pouvait faire

Digitized by Google

d'autres mouvements que ceux de porter son cigare à sa bouche ou son mouchoir à son nez; quant à mettre en joue, il y avait renoncé et portait son fusil sous le bras droit.

Un lapin sort du terrier; il porte vivement la main gauche à la gâchette, serre la crosse sous son aisselle, tire : le lapin fait trois pirouettes... il était mort!

Au mois de septembre, époque des vendanges et des moucherons, les matinées sont belles, tièdes et parfumées; mais, quand le vent ne souffle pas directement du nord, dès que le soleil paraît radieux sur l'horizon, malgré l'amour de la chasse et la plus ferme résolution, ces détestables insectes forcent à quitter la partie et à se calfeutrer dans la maison, derrière les canevas placés à toutes les ouvertures.

Les États-Unis et le Mexique possèdent, dit-on, une jolie collection de ces aimables animalcules : moustiques, maringouins mosquitos et *tutti quanti;* mais je les défie de rendre des points à leurs congénères des départements méridionaux de la France.

Les uns sont forts et visibles; tous musiciens, ils sonnent des fanfares belliqueuses ou bourdonnent avec les modulations les plus agaçantes; d'autres, moins gros, ne font entendre leur trompette qu'au moment où ils vont vous saigner à blanc. Mais la dernière espèce est la pire de toutes! Elle se compose de plusieurs races (je ne me suis jamais enquis de savoir si elles étaient pures ou croisées),

Digitized by Google

mais toutes si petites, si frêles, si transparentes, que, ne sachant probablement où caser un instrument de musique quelconque, elles ont pris le parti de rester silencieuses. Je signale surtout à votre attention les moucherons *invisibles.*

Si Job, de patiente mémoire, avait été pendant quelques heures asticoté par eux, il serait devenu hydrophobe, ou tout au moins il aurait couru dans les bois voisins tailler une branche de cornouiller en faveur de sa femme et de ses insolents voisins.

Nous avons essayé les recettes les plus vantées, les moyens les plus ingénieux, rien n'y a fait. Par la fumée de tabac, de paille ou de foin mouillé, nous n'avons réussi qu'à nous faire éternuer et nous rendre les yeux rouges. Frottés du beurre le plus rance possible, voire même de suif, flairant baume comme des Hottentots, nous avons dû fuir derrière nos remparts de canevas, et lotionner nos ampoules avec de l'alcali.

Certaines personnes sont assez heureuses pour ne pas être soumises aux attaques des moucherons, tandis que d'autres, piquées, mordues, harcelées, sentent leurs yeux disparaître sous leurs paupières tuméfiées, leur nez prendre une rotondité et un développement absurdes et gênants.

Les jours de vent du sud (siroco), des légions de moucherons quittent les marais, où ils s'abritent sous les touffes de soussouïras (plantes à soude), et leurs bataillons compactes se précipitent sur tout être vivant, bipède ou quadrupède.

Digitized by Google

J'ai vu de paisibles bœufs de labour, de tranquilles chevaux et mules de charrette, rendus furieux, briser leur attelage, gagner le canal au grand galop et s'y plonger jusqu'aux naseaux. Les taureaux et chevaux sauvages passent leurs journées dans les fossés pleins d'eau, ou se vautrent dans la fange, qui, formant une croûte épaisse sur leur corps, les met à l'abri des dards féroces. Les vendangeuses aux jupons courts sont, par suite de leur position courbée, si exposées, qu'elles ont toujours dans leur panier un pantalon en forte toile qu'elles mettent au premier signe du danger ; mais malheur à celle qui a oublié son inexpressible et dont la peau affriande les moucherons! Elle n'a rien de mieux à faire que de reprendre la position perpendiculaire et à quitter le travail au plus vite.

Après de grands essais, j'étais parvenu à me garantir sinon complétement, du moins assez pour pouvoir sortir sans trop de désagrément, et mon exemple avait eu des imitateurs. Je portais deux pantalons de coutil et des guêtres de peau, une blouse montant sur le cou, descendant bas sur les poignets, et fermée aussi hermétiquement que possible ; un grand voile de gaze cousu en forme de cloche enfermait un chapeau de feutre gris et se fermait autour du cou avec une coulisse ; deux paires de gants de peau : une seule ne suffit pas, car les moucherons passent leur trompe dans les coutures et piquent atrocement.

Bien certainement, vous croyez à de l'exagéra-

Digitized by Google

tion ; détrompez-vous, c'est l'exacte vérité, et des milliers de patients, de torturés, peuvent l'affirmer ; mais que le mistral rugisse ou même soupire, il balaye les hordes sanguinaires, qui disparaissent aussi rapidement qu'elles sont arrivées ; on peut alors impunément traverser bois et marais, frapper du pied soussouïras et tamaris : les moucherons s'envolent inoffensifs et vont s'abattre à quelques pas plus loin, pour ne plus bouger jusqu'au premier souffle du vend du sud.

Sur tout le littoral de la Méditerranée, l'usage des moustiquières est si répandu que je me donnerai bien de garde d'en faire la description. Malgré cet appareil, si vous avez le malheur d'entrer dans l'appartement avec une lumière et que la fenêtre se trouve ouverte, un essaim, une avalanche se précipite, dans l'espoir de souper agréablement. Vous vous glissez comme un serpent sous la tente de gaze, que vous rabattez vivement : fatigué d'une journée de chasse par la grande chaleur, vous vous étendez voluptueusement ; le sommeil vous promet ses rêves les plus charmants ; le bourdonnement des grands moucherons musiciens, essayant mais en vain de parvenir jusqu'à vous, a même un certain charme ; vous souriez à leurs tentatives réitérées... Une piqûre semblable à celle d'une aiguille rougie au feu vous fait bondir ! Vous vous souffletez vigoureusement ; le vampire doit être mort, écrasé, pulvérisé. Bientôt encore, nouvelle brûlure, nouveau soufflet ; vingt fois, cent fois vous recommen-

Digitized by Google

cez. Vous changez de tactique : vous abaissez le bras bien lentement, bien légèrement; tout d'un coup, vous appuyez convulsivement la paume de la main contre votre front, votre joue ou votre nez... Vains efforts! infructueuses précautions! les *invisibles* ont pénétré dans la place; un pli dans la gaze, un trou d'épingle, leur ont livré passage. Si vous ne tenez pas absolument à périr de malerage, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous lever, de vous promener pour calmer vos nerfs, de rafraîchir votre nez ou vos yeux, puis de rentrer sous votre moustiquière, de cacher votre tête et vos bras sous les draps; vous étoufferez peut-être; mais, si vous échappez à l'apoplexie, vous vous endormirez de fatigue.

Pendant une de ces nuits d'insomnie, l'un de nos amis, Gustave de Massia, se trouvant dans l'impossibilité de continuer le combat, finit de guerre lasse par abandonner le champ de bataille, prit une plume, de l'encre, du papier, et, tout en escarmouchant avec les tirailleurs, mit au jour d'innombrables couplets, tous pleins de désespoir, d'amère ironie, de rage, d'imprécations bien senties. En les lisant, nous eussions tous voulu les avoir écrits; aussi ce chef-d'œuvre d'actualité fut-il appris par cœur et chanté au moment du danger. Ils étaient sur l'air de : *T'en souvient-il? disait un capitaine;* mais le chant n'étant pas assez belliqueux, les strophes furent remaniées, un refrain ajouté, et le

Digitized by Google

tout vocalisé sur l'air nouveau de *Drinn, drinn.* On se ferait difficilement une idée du brio avec lequel nous entonnions ce chant, dont voici les premiers couplets :

Un moucheron avec sa moucheronne
Se promenaient tout en moucheronnant.
Ils s'escrimaient sur leur petit trombone,
Tirant un son aussi fort qu'étonnant.
Zi ï, zi zi zi, zizizizi zizi, zi, ï!
Zi ï, zi zi zi, zizizizi zizi, zi, ï!!!

Ce n'est pas tout, reprend la moucheronne :
On ne vit pas de son et de parfum ;
Je sens, morbleu! que la faim m'aiguillonne,
Je voudrais bien aiguillonner quelqu'un.
Zi ï, zi zi zi, etc., etc.

Va! dit l'époux ; car si je ne me trompe,
Je sens mon es.....tomac dans mes talons ;
Du sang! du sang! buvons à pleine trompe,
Et gonflons-nous comme deux vrais ballons.
Zi ï, zi zi zi, etc., etc.

Les voyez-vous, ces deux anthropophages,
Pour consommer leur horrible festin,
Ne respirant que sang et que carnages,
Quand tout à coup, sur le bord d'un ravin!
Zi ï, zi zi zi, etc., etc.

Digitized by Google

Leur œil découvre une jeune laitière,
Tout doucement faisant du jour la nuit;
La pauvre enfant montrait sa jarretière,
Sa jarretière et tout ce qui s'ensuit.
Zi i, zi zi zi, etc., etc.

Ce qui s'ensuit.... mes vieux, je vous vois rire,
Ce qui s'ensuit ferait battre vos cœurs;
Ce qui s'ensuit, je pourrais vous le dire,
Mais je me tais, par respect pour les mœurs.
Zi i, zi zi zi, etc., etc.

Heureusement, les jours néfastes pendant lesquels souffle le siroco sont rares, surtout pendant les mois de septembre et d'octobre; le plus souvent nous jouissions d'une délicieuse température. La terre ne flamboyait plus comme au mois de juillet et d'août; vers deux heures soufflait la brise de mer; les champs retentissaient des chansons et des éclats de rire des vendangeurs. Nous nous mettions en chasse, et de nombreuses cailles, rondes comme des pelotes, étaient étalées sur la longue table des cuisines.

Parmi les diverses méthodes d'accommoder les cailles, je vous recommande la suivante, que je crois inédite :

Sur un lit épais de purée de lapin de garenne convenablement assaisonné, des crépinettes de cailles désossées et pilées : pendant que le tout cuit doucement sous le four de campagne, les

Digitized by Google

cailles les plus grasses, pliées dans des feuilles de vigne, sont mises à la broche et retirées quand elles commencent à se dorer, puis rangées sur la purée, en les alternant avec les crépinettes. On remet sous le four de campagne, feu dessus et dessous ; quelques minutes après on retire le plat, et l'on sert chaud.

Nos dîners, toujours joyeux, étaient de temps en temps interrompus, et pour les causes les plus futiles : des chiens qui se battaient, un cheval qui ruait ; mais les places étaient vite reprises, et appétit et gaieté faisaient toujours bon ménage.

Par une belle soirée, nous dînions, toutes les fenêtres ouvertes ; les conversations s'entre-croisaient au bruit harmonieux des verres, grands, moyens et petits, lorsqu'une grande et brune chauve-souris, entrant par l'une des croisées, vient presque frôler nos cheveux. Nos siéges sont aussitôt désertés, on court aux portes, aux fenêtres, tout est fermé comme par enchantement. Chacun fait un tampon de sa serviette, et la chauve-souris remonte, descend, va, vient, fait les évolutions les plus compliquées pour éviter les projectiles qui la poursuivent drus comme grêle, mais inutilement. On court alors les uns aux pelles et pincettes, les autres aux queues de billard ; pour ma part, j'avise dans un coin une vénérable épée à coquille, dont la lame, pareille à une broche, devait être contemporaine de l'immortelle aiguille à tricoter de ma grand'mère. Je me campe fièrement sur la hanche, la pointe de

Digitized by Google

l'épée sur la pointe du soulier, et, pendant quelque temps, j'admire les bonds, les sauts de clown, les miracles d'équilibre de ceux qui touchent le sol ou qui sont juchés sur les chaises et les meubles. C'était un tapage infernal; les éclats de voix se mêlent aux éclats de rire, quelques jurons même tonnent au milieu du bruit. La porte de la salle à manger, donnant sur le vestibule, s'entr'ouvre; les gens, ne sachant à quoi attribuer ces cris féroces, accourent effrayés; un immense et unanime cri : « Fermez la porte! » met le comble à leur stupéfaction, et la poursuite recommence de plus belle.

La chauve-souris, fatiguée, abaissait son vol; ses voltes et ses crochets devenaient moins rapides; j'assure mon épée dans la main, et, au moment où elle se dirige de mon côté, j'allonge au hasard un furieux coup de ma Durandal. Un cri d'angoisse, un cri humain, nous fait tressaillir, suspend tous les mouvements et m'oppresse la poitrine; nous nous précipitons vers le fond de la salle, où Frédéric S... venait de saisir vivement une serviette et étanchait le sang qui inondait sa figure.

Notre stupeur et ma crainte de l'avoir blessé se changèrent bientôt en un fou rire : la chauve-souris, coupée par le milieu, gisait à ses pieds, après l'avoir frappé en pleines lunettes.

Ce fut à grand'peine que j'évitai les honneurs du triomphe et que je regagnai modestement ma place.

« Ah! pour un joli coup, c'est un joli coup! disait Frédéric; mais, saperlotte! deux pouces plus

Digitized by Google

bas, et je mangeais de la rate-pennée! (Chauve-souris se dit, en languedocien, *ratapennada*.)

« Servez à boire, et du marsala! »

Au milieu de ces sports et de ces joies, le temps s'écoulait rapide. Bientôt vint sonner l'heure de la séparation : les uns s'envolèrent vers Paris, les autres regagnèrent leurs provinciaux foyers; mais, comme toujours, avec promesse formelle de se retrouver aux chasses prochaines.

Pendant son séjour d'hiver à Paris, Frédéric S... avait mis le plus grand secret à accomplir un projet qu'il mûrissait depuis longtemps et dont la réalisation devait combler nos plus vifs désirs. Jugez de notre bonheur en apprenant que nous chasserions cette année, non plus le lièvre timide, mais le féroce sanglier! Par quel miracle? nous n'en savions rien. Aussi attendions-nous avec la fièvre de l'impatience l'heure du rendez-vous.

Bientôt deux breacks à quatre chevaux nous emportèrent, et, quelques heures après, nous touchions à la terre promise. Les trompes des arrivants et des arrivés entrecroisaient dans les airs leurs bruyantes fanfares; mais, comme dans l'enthousiasme, chacun soufflait *ad libitum*, c'était un affreux charivari auquel s'ajoutaient les hurlements des chiens courants et les aboiements saccadés des chiens d'arrêt et des lévriers, dont les nerfs étaient fortement agacés; mais peu nous importait, nous respirions le même air que les sangliers, nous les cherchions partout... Où étaient-ils? Certainement,

Digitized by Google

sous les plus sombres fourrés des bois. Combien étaient-ils? Nous ne le demandions même pas. L'essentiel était d'arriver vite au lendemain; pour cela faire, chacun se hâta de faire disparaître les couches épaisses de la poussière des routes languedociennes, et ce n'était pas une petite affaire, je vous assure: seuls peuvent le savoir ceux qui ont parcouru la route entre Montpellier et Lunel.

J'ai souvent entendu des touristes nier ce que les poëtes affirment et chantent dans leurs vers, à savoir : que les routes du Midi sont bordées de lauriers-roses, de grenadiers, de tamarins en fleur; que l'églantier marie sa rose charmante aux odorantes étoiles de la clématite, que la modeste violette embaume le pied des renoncules et des narcisse, que le coignassier mêle ses fruits d'or aux amandiers argentés. Tout cela est vrai, et pourtant les uns et les autres ont raison : les poëtes, parce que fruits et fleurs existent réellement et en grand nombre; les touristes, parce qu'ils n'ont pu ni les voir, ni les reconnaître, cachés qu'ils sont sous le manteau blanc de la poussière calcaire soulevée en nuages immenses par le roulement des voitures, et surtout par les pieds des milliers de moutons qui sillonnent incessammment les chemins. Au bout d'une heure de marche, bêtes et gens arrivent à former un type, une race nouvelle, que Buffon, Cuvier, Audubon, n'auraient pu classer. Je défie de reconnaître à vingt pas le chien d'avec le mouton. Quant au berger, on voit un bipède, voilà tout.

Digitized by Google

Après les ablutions, nous descendîmes dans l'immense salle à manger où nous attendait un dîner de réception mirifique; les heures s'écoulèrent rapides au milieu des toasts et des éclats de rire; puis, à onze heures, comme dans la chanson de M. de Marlborough, chacun fut se coucher.

La première mesure du réveil-matin, sonnée par les trompes, trouva tout le monde debout. Les chevaux sellés nous attendaient, les chiens accouplés paraissaient impatients et pleins d'ardeur. La matinée présageait un temps admirable: de larges bandes d'or et de nuages frangés de pourpre resplendissaient à l'orient. Les perdreaux rappelaient dans les vignes, les cailles dans les luzernes et dans les blés; mais cette musique, d'ordinaire si mélodieuse, nous impressionnait médiocrement; nos regards, nos pensées, se portaient vers le bois où Milou, devenu piqueur en chef, avait dû certainement aller frapper à la brisée.

A notre grand étonnement, il sortit tranquillement de la cuisine de la ferme, et vint au rapport.

« Qu'y a-t-il de nouveau? lui demanda Frédéric S...

— Rien, Monsieur; tout est en règle.

— Et Thomas?

— Thomas est dans le grand bois depuis trois heures du matin.

— Où l'as-tu mis?

Digitized by Google

— Aux grands chênes, pour qu'il ne s'éloigne pas trop.

— C'est bien. Allons, à cheval, Messieurs, et partons. »

Le rapport était terminé, à ce qu'il paraît, mais de sanglier il n'en avait pas été question. Un espoir nous restait : ce Thomas, que nous ne connaissions pas, était sans doute un des nouveaux valets de chiens, qui, après avoir rembuché l'animal, viendrait nous en donner des nouvelles; mais, en entrant dans les grands taillis, les chiens furent découplés au premier coup de voix; la trompe de Milou entama un splendide bien-aller; quelques secondes après, la vue, puis, au milieu d'un concert formidable, l'émouvante fanfare du sanglier... nous étions en pleine chasse!

A cent pas les branches craquent, le fourré s'incline, s'ent'rouvre : un énorme sanglier s'élance, les soies hérissées, l'œil flamboyant, et suivi de la meute entière.

Quel beau spectacle!

Une longue et sombre allée, qu'un joyeux rayon de soleil éclaire de loin en loin; un grand solitaire piquant droit sans chercher le couvert; vingt chiens bien allant, bien gorgés et chassant à vue; cavaliers la trompe en sautoir, la cape en tête; chevaux hennissants et pleins de feu...

Oui, c'était un beau spectacle!

Les grands bois sont franchis, les taillis dispa-

Digitized by Google

raissent à leur tour, et le sanglier va toujours droit devant lui. Dans les vignes aux ceps étalés sur le sol et enchevêtrés d'une façon inextricable, chiens et chevaux sont bientôt distancés ; le sanglier disparaît dans un pli de terrain, mais la chasse ne se ralentit que par suite des obstacles multipliés : la voie est fraîche et les chiens courent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils sentent qu'ils perdent leur avantage. Les bruyères succèdent aux vignes, la chasse tourne sur la gauche : il est clair pour tous que le sanglier va se jeter dans les marais, et comment l'y suivre ?

Mais non ! une trompe résonne sur la lisière du bois ! écoutez ! La vue ! et quelques minutes après la fanfare de l'eau, nous repartons vivement, les chiens sont rentrés sous bois.

« Messieurs, s'écrie Frédéric, le sanglier a pris l'eau à la grande mare ; Milou va nous sonner l'hallali sur pied.

— Et Thomas, où diable est-il ?

— Aussi à la grande mare. »

Les chiens ont disparu dans les taillis ; nous les suivons aussi vite que possible, au milieu des ronces et des églantiers, et nous débouchons bientôt dans la clairière, où nous attend un spectacle des plus étranges. Le sanglier est couché de tout son long sur le bord de l'eau : il souffle de temps en temps et lève la tête à notre approche, mais reprend vite sa première position ; les chiens boivent, ou prennent un bain dans la mare, ou sont mollement

Digitized by Google

étendus sur l'herbe fraîche, et tirent la langue paisiblement; Milou descend de cheval, se pose carrément devant le sanglier, embouche sa trompe et sonne à pleins poumons un brillant hallali par terre, auquel nous répondons par un éclat de rire homérique.

Après la dernière note, il détache son fouet, s'approche du sanglier :

« Allons, Thomas, mon garçon, debout et en route; allons déjeuner. »

Vous jugez de notre joie, nous tenions enfin ce Thomas si demandé; au claquement du fouet il se mit tranquillement sur ses quatre pieds, on lui passa un beau collier; les chiens furent accouplés, et chasseurs, chevaux, chiens et sanglier rentrèrent au logis dans un pêle-mêle des plus fraternels.

Le départ avait été magnifique, la chasse menée rondement; le retour fut pittoresque, joyeux, mais un peu en dehors des règles cynégétiques. Le bon Dufouilloux, à cheval sur les principes, aurait exigé la curée: nous ne demandâmes rien que l'espoir de recommencer.

Les plaines et les bas pays qui avoisinent le Rhône sont régulièrement sous l'eau deux ou trois fois par an; mais ces inondations périodiques, loin de leur porter préjudice, sont un bienfait immense pour les riverains : les eaux, chargées de limon et de détritus nourrissants, laissent sur les terres des dépôts souvent de plusieurs pouces d'épaisseur, qui remplacent le fumier et donnent une telle fertilité,

Digitized by Google

que, dans beaucoup de cantons, les coupes de luzerne se font jusqu'à sept ou huit fois dans l'année; mais, en revanche, certaines époques ont laissé de terribles souvenirs que rappellent incessamment les traces non encore effacées de l'envahissement des eaux.

Des digues rompues, des champs, des vignes fertiles disparus sous un mètre de sable ou de cailloux, des maisons éboulées ou crevassées, des oliviers, des mûriers arrachés et transportés à des distances immenses...

Les grandes inondations de 1840 peuvent compter au nombre des plus désastreuses: le Rhône couvrait non-seulement la Camargue, mais encore, après avoir renversé, ruiné, dispersé les digues de Beaucaire, répandait ses flots jaunes et torrentueux jusque sous les remparts d'Aigues-Mortes, qui, avec son enceinte féodale, ses portes massives et calfeutrées de terre glaise et de fumier, évitait à peine les périls de la submersion; les plaines étaient changées en lacs; les toits des fermes, la cime des arbres pointaient seuls au milieu de ce déluge.

Les bateaux étaient devenus les seuls moyens de communication, et les parties élevées, à l'abri de l'invasion des eaux, servaient de refuge non-seulement aux habitants et aux troupeaux, mais à tout le gibier du pays

Les hôtes étaient peu nombreux au château d'Espeyran; nous avions bien su que le Rhône débordé causait de grands dommages aux riverains, que le ca-

Digitized by Google

nal de Beaucaire, quoique les écluses du Rhône fussent fermées, était plein jusqu'aux bords, mais nous pensions à une crue un peu plus forte qu'à l'ordinaire, sans nous attendre aux périls que courait une nombreuse population de travailleurs et de propriétaires.

Un matin, en ouvrant les volets de mes fenêtres, je crus être le jouet d'une illusion : les riches vignobles, les vertes prairies coupées de frais ruisseaux et de saules chevelus, les pâturages salants, les marais aux joncs d'un vert sombre, les panaches ondoyants et argentés des longs roseaux, les tamarix aux feuilles vaporeuses, tout avait disparu sous un linceul jaune et bourbeux : à deux cents mètres des bâtiments de ferme et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, c'est-à-dire sur un immense horizon, la vue ne se reposait que sur un liquide sans nom, sans marche déterminée, mais progressant lentement, avançant toujours, franchissant ou renversant tous les obstacles... c'était horrible et majestueux ! A la première impression succédait une sorte de terreur et d'admiration inexprimable.

Un incendie ! les cris : Au feu ! au feu ! causent un instant d'horripilation, de crainte folle, ardente, *irrépressible ;* mais l'inondation ! oh ! le cœur ne bondit pas ; le sang n'afflue pas aux tempes, non ! on se sent envahi, oppressé, éteint ; ces eaux lentes qui montent, qui viennent mollement caresser les pieds de celui qu'elles vont engloutir, fascinent, glacent, donnent le frisson : mourir noyé !!!

Digitized by Google

Autour de la maison, tout était confusion : l'éclusier du canal, à l'aide d'un bateau, déménageait au plus vite ; ses poules, une chèvre et un chat juchés sur le toit de sa maison, attendaient son retour avec les signes d'une profonde anxiété.

Des bergers et gardians étaient arrivés pendant la nuit, chassant devant eux moutons, chevaux et taureaux sauvages, et ayant couru de grands dangers ; heureusement nul n'avait péri : hommes et bêtes étaient désormais sains et saufs. Ils nous dirent que, vers les onze heures du soir, des exprès envoyés de Beaucaire dans toutes les directions avaient en hâte traversé le pays, en avertissant que les digues étaient rompues et que les eaux, se précipitant par les brèches, ne tarderaient point à arriver ; alors chacun s'était sauvé au plus vite, en emmenant ou emportant ce qu'il avait de plus précieux.

Les lièvres et les lapins qui avaient pu échapper à la mort par asphyxie, les perdreaux qui n'avaient pas eu une trop longue volée à faire, fraternisaient dans les bois et les vignes avec les anciens commensaux ; mais ces hôtes étaient peu incommodes, tandis que des légions de rats, souris, mulots, couleuvres de toutes dimensions, grillons et sauterelles, tombèrent sur les champs préservés, comme l'une des plaies d'Egypte.

Les pourceaux, les chiens même, se livrèrent à des chasses continuelles ; mais ils renoncèrent vite à poursuivre rats et mulots, quand ils s'aperçurent

Digitized by Google

que le bord de l'eau était couvert de plus d'un demi-pied de détritus et d'animaux de toute sorte récemment noyés, et qui ne leur donnèrent que la peine de les croquer.

Les oiseaux nageants couvraient de longues étendues, et, à chaque instant, de nouveaux bataillons accouraient de tous les points de l'horizon : pendant les premières heures, le spectacle était si émouvant que personne ne songea aux fusils.

Au déjeuner il ne fut question que de digues, d'inondations, de pronostics pour les récoltes pendantes ou prochaines; mais après, je remplaçai mes guêtres et souliers par les bottes de marais, allumai un cigare, et, suivi de ma chienne, je partis pour le bois avec l'intention de me rendre bien compte de la hauteur des eaux, et des dangers qui pouvaient menacer les terriers des lapins.

J'entrai dans les jeunes tailles qui avoisinaient les marais; elles étaient à peu près à sec, sauf les endroits bas qui étaient recouverts de deux ou trois pouces d'eau. Après avoir fait une dizaine de pas, j'allais rentrer sous bois et me diriger vers les terriers, lorsque ma chienne tomba en arrêt devant une touffe de joncs. Le taillis était clair-semé, mais les herbes et les jones poussaient vigoureusement autour des flaques d'eau peu profondes. A peine avais-je fait un pas, que cinq bécassines s'enlevèrent en crochetant. Après mes deux coups de feu et pendant que ma chienne rapportait, un concert de cris poussés par d'innombrables bipèdes retentit sur

Digitized by Google

toute la lisière du bois; à droite, à gauche, par devant, par derrière, s'envolent canards, sarcelles, hérons, grands et petits butors : c'est à ne savoir auquel s'adresser, et je n'ai plus rien dans mon fusil!

Tout en rapportant la seconde bécassine, je vois ma chienne, excellente bête, la queue raide, l'œil fixe et la patte en l'air : je recharge en hâte, et une poule d'eau, puis un râle, viennent prendre place dans mon carnier.

Avant d'avoir parcouru deux cents pas, j'avais tué vingt-sept pièces; au bout d'une heure, je n'avais plus un seul grain de plomb dans mes sacs et je courus au château renouveler mes provisions.

Mes coups de fusil avaient éveillé l'attention de nos chasseurs, qui, sous les armes, étaient prêts à venir me rejoindre. Lorsqu'ils m'aperçurent, je fus assailli de questions, d'exclamations, auxquelles je ne pouvais répondre tant j'avais couru; les seuls mots que je prononçais sifflaient dans mon larynx:

Bécassines... râles... canards... beaucoup de poudre, beaucoup de plomb... Ne partez pas sans moi... je vous conduirai... je reviens, attendez-moi!

Je donnai mon fusil à l'un des gardes pour le démonter, le laver prestement, pendant que j'allais remplir poire à poudre et sacs à plomb.

Mes compagnons, pour tromper leur impatience, contemplaient les pièces abattues, et un quart d'heure après, nous partions tous ensemble pour re-

Digitized by Google

commencer le feu. Pendant cette journée exceptionnelle, j'ai été témoin de plusieurs faits dignes d'être racontés.

L'un de nous avait pris un petit bateau pour visiter les îlots et les digues dont le haut pointait de loin en loin au-dessus des eaux ; il avait pris terre à environ deux cents mètres vis-à-vis de moi ; mon attention fut attirée par ses deux coups de feu, et je vis une nombreuse compagnie de perdreaux, volant lourdement, rasant l'eau péniblement, se diriger vers une pointe de terre placée à quelques pas sur ma droite ; mais avant d'avoir pu l'atteindre, les forces les trahirent : leurs ailes restèrent étendues, et, au bout de leur élan, ils tombèrent à l'eau les uns après les autres ; les plus vigoureux firent un effort désespéré, pointèrent en l'air, le cou tendu ; leurs jambes pendantes témoignaient de leur faiblesse, et ils subirent le même sort que les premiers : au contact de l'élément perfide, ils redoublèrent d'énergie, se débattirent, mais au bout de quelques instants leur tête se pencha en arrière, puis, par un mouvement brusque en avant, plongea tout entière, et peu après ils restèrent étendus sans mouvement, frappés d'asphyxie. Quelques-uns vinrent ainsi périr à dix pas du bord, pas un n'en réchappa, et je n'eus que la peine de les prendre à la main, ou de les envoyer chercher par ma chienne. Ils avaient, sans aucun doute, fourni de longues volées pendant la nuit ; peut-être arrivaient-ils des plai-

Digitized by Google

nes de la Camargue ; dans tous les cas, ils avaient toute la rigidité des muscles que produit une grande fatigue : ils étaient forcés.

Les hérons, les butors, marchaient d'un pas grave, ou tenaient l'affût dans les eaux basses ; plusieurs avaient été tués ; ceux qui n'étaient que blessés se défendaient vigoureusement, et le chien de l'un de nos chasseurs fut grièvement atteint; voici dans quelles circonstances :

Pendant que gens et chiens prenaient un instant de repos, que les taillis ne retentissaient plus du bruit incessant de la fusillade, deux hérons, confiants sans doute dans le silence de la terre ferme, vinrent s'abattre à quelque distance et disparurent en s'abritant au milieu des joncs épais et touffus. Nous nous déployâmes aussitôt en demi-cercle, et quelques minutes après les deux oiseaux pêcheurs n'avaient que le temps de s'enlever et retombaient, l'un foudroyé, l'autre avec une aile cassée. Les chiens s'élancent; mais le héron blessé, en les voyant accourir, se jette sur le dos, les pattes ramassées, le cou rentré dans les épaules, l'œil ardent, les plumes hérissées. Cette attitude hostile réveille la prudence des chiens expérimentés, qui vont se disputer l'honneur plus facile et moins dangereux d'apporter le défunt à leur maître ; mais un superbe braque, jeune et vaillant, sans écouter la voix qui veut le rappeler, se précipite en avant, ouvre la gueule et recule aussitôt en poussant un hurlement de douleur. Le héron, d'un coup de son

Digitized by Google

bec acéré comme un poignard et lancé comme par un ressort d'acier, avait traversé de part en part la langue et la peau de la mâchoire inférieure de son trop téméraire ennemi. Cette blessure, quoiqu'elle eût beaucoup saigné, fut très longue à guérir : l'enflure de la langue était devenue telle, que l'on ne pouvait nourrir le pauvre chien qu'en lui faisant avaler du bouillon. Il était devenu maigre et faible, et ne put chasser de tout le reste de la saison.

Ce premier jour de chasse eut des résultats fabuleux; chacun rivalisait d'ardeur et d'adresse; les moins habiles tireurs firent des prouesses dont ils ne se seraient jamais crus capables. Jusqu'à l'heure qui nous rappelait au château, l'inondation et ses périls n'occupait plus personne; la poudre nous avait tous exaltés, et lorsque les carniers furent vidés devant tous les gens du château et de la ferme réunis, ce fut un cri général d'étonnement et de joie. Un ornithologiste en aurait eu pour six mois avant d'avoir pu classer par familles tous les quadrupèdes et bipèdes passés de vie à trépas.

Après la chasse du jour, c'est à peine si je pris le temps de dîner, car la chasse du soir me réclamait, et l'affût aux canards avait pris des proportions grandioses. Ce n'était plus cette attente patiente, ces longues heures passées au milieu des joncs dans l'espérance souvent déçue de tirer deux ou trois coups de fusil.

L'inondation ne faisait plus de progrès, mais se maintenait au même niveau; les eaux jaunes et

Digitized by Google

boueuses déposaient peu à peu le limon, engrais bienfaisant qu'elles avaient enlevé aux terres fécondes, creusées et ravinées par les courants impétueux. Les étangs d'Escamandre et de Vauvert avaient atteint un tel niveau, que les canards et les macreuses, ne trouvant plus leur nourriture habituelle, cherchaient, en vols considérables, les endroits où l'eau était moins profonde, et leur instinct les guidait sûrement.

Le premier soir, leur effroi était tel, que longtemps après que la nuit était tout à fait noire, on entendait aller et venir dans les airs les sarcelles et les canards, dont pas un ne s'abaissait sur les eaux ; en termes du pays, ils battaient *l'entifle*, c'est à-dire poussaient des reconnaissances avant de s'exposer au danger : la faim est un auxiliaire puissant pour le chasseur ; il fallait attendre.

Monté dans un négafol, je parcourus jusque fort avant dans la nuit les abords des grands champs inondés, les marais, dont les plus hautes cimes des roseaux indiquaient seules la place ; les digues du canal et celle d'une grande roubine apparaissaient comme des îles au milieu de cet océan, qui, dans la nuit, prenait d'immenses proportions. Je n'avais pour me guider que les lumières du château, qui tremblotaient au loin comme le feu de nuit placé en tête du mât d'un vaisseau. Je n'avais rien à redouter, et pourtant ma pensée se reportait sur les pauvres naufragés, séparés d'une mort horrible par l'épaisseur

Digitized by Google

d'une mince planche, n'ayant d'espoir qu'en Dieu et leur courage.

J'entendais distinctement au-dessus de ma tête, mais à une assez grande hauteur, le sifflement particulier des ailes des canards fendant l'air rapidement; je mis pied à terre sur la digue de la roubine, qui joignait l'extrémité du bois à la grande levée du canal; le passage des oiseaux était incessant, les bandes se succédaient sans relâche; toutes venaient des étangs d'Escamandre, c'est-à-dire de l'occident: heureuse circonstance, qui favorisait la vue du gibier. Ce fut donc l'endroit que je choisis pour l'affût du lendemain.

Après avoir chassé toute la journée, je partis dans ma barquette, armé de deux fusils, muni d'une petite caisse remplie de charges en roseau et d'une botte de paille pour m'établir confortablement; le soleil était encore sur l'horizon. Quand j'eus déposé tout mon attirail sur la digue, je menai mon négafol à une centaine de pas plus loin, et le laissai attaché à un piquet. Mon affût n'était pas difficile à construire: je m'installai sur le penchant opposé au côté par où les canards devaient arriver; une touffe de jones me permettait de lever la tête sans être aperçu; ma caisse fut ouverte à ma gauche, mes fusils couchés à ma droite; je me mis à genoux sur la paille étalée; je taillai, coupai, les plantes qui pouvaient gêner mes mouvements; puis, bien certain que tout était pour le mieux, j'allumai un ci-

Digitized by Google

gare et j'attendis patiemment l'arrivée du crépuscule.

La remarque d'un effet singulier vint frapper mon esprit : dans maintes circonstances, j'avais constaté la puissante répercussion des sons que possède une grande étendue d'eau ; à un quart de lieue sur les étangs, on distingue, dans une nuit calme, non-seulement le bruit des avirons, mais même les paroles prononcées : le choc d'une rame, un objet qui tombe dans le fond d'une barque, retentit à une distance double ; un coup de fusil résonne comme la majestueuse voix d'une pièce d'artillerie. Pendant les inondations, nul son ne frappe vivement l'oreille ; l'eau paraît avoir perdu sa puissance de sonorité ; si une barque apparaît, elle glisse sombre et silencieuse comme la gondole vénitienne ; les troupeaux, les chiens, les laboureurs, qui longent les champs pour rentrer dans les fermes, passent comme des ombres muettes ; la détonation d'une arme à feu rend un son sourd, sans éclat, comme si le coup était déchargé dans un terrier. La différence est aussi sensible en plein air que celle qui existe pour la voix humaine, ou les instruments, dans une grande salle vide, ou remplie de spectateurs.

Le temps était d'un calme parfait ; nul souffle n'agitait même les gaînes si légères d'une tige d'avoine sauvage qui poussait sur le haut de la digue ; le soleil avait disparu splendide dans un lit d'or ; aux teintes de pourpre succédèrent les tons violets dans

Digitized by Google

toutes leurs gradations, pour mieux faire ressortir les brillants reflets dont l'occident s'illuminait encore.

La voix mugissante du héron gris vint me tirer de ma contemplation et m'avertir que l'heure de l'affût allait bientôt sonner.

Je voyais sur la grande nappe d'eau qui s'étendait devant moi quelques points noirs, tantôt disséminés, tantôt rassemblés. Etait-ce une bande de canards? Je le croyais, mais les cris secs et métalliques qui frappèrent mes oreilles me firent reconnaître mon erreur : des macreuses nageaient; d'autres venaient, en volant, les rejoindre, et toutes se dirigeaient vers la digue où je me trouvais; deux ou trois plongeons, de la plus petite espèce, se livraient à leurs habitudes excentriques presque à cinq ou six pas de moi. En les regardant, je perdis l'occasion de tirer un beau coup de fusil, car un vol de sarcelles, que je n'avais pas vu venir, passa en fendant l'air comme une flèche : c'était l'avant-garde d'autres troupes plus nombreuses; de tous les points de l'horizon, elles se détachèrent en points noirs, imperceptibles d'abord, puis, grandissant rapidement, passèrent en si grand nombre, que je ne sus bientôt plus auxquelles entendre.

Je chargeais, tirais, pour vite recharger et faire feu de nouveau; le bruit des détonations paraissait attirer le gibier; l'eau, autour de moi, était couverte de morts et de blessés, et je ne me décidai à quitter la partie que par l'impossibilité où je me trouvais

Digitized by Google

d'apercevoir même le bout des canons de fusil.

J'avais eu la précaution de mettre dans la barque une grande lanterne d'écurie : sa lumière aidant, je pus amener à bord tous les défunts, remettant au lendemain la recherche des blessés.

Lorsque je rentrai au logis, tout le monde dormait, et quand j'en fis autant, mon lit devint une digue : le plafond se constella d'une myriade de canards, qui tombaient dru comme grêle, en faisant rejaillir l'eau jaune du parquet. Jamais je n'avais fait une aussi belle chasse.

Digitized by Google